

GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

A dater du 7 nivose an 8, les Actes du Gouvernement et des Autorités constituées, contenus dans le MONITEUR, sont officiels.

N° 11.

LUNDI, 11 Janvier 1808

EXTÉRIEUR.

DANEMARCK.

Copenhague, le 24 décembre.

On lisait hier dans notre gazette l'article suivant :
« Les prisonniers anglais sont traités en Danemark avec une humanité qui contraste fortement avec la cruauté et avec les séductions plus coupables encore dont le gouvernement britannique use envers les Danois qu'il est venu à bout, à force de trahisons, de mettre dans les fers. Un capitaine de navire, qui est parvenu à s'échapper de Portsmouth, le 6 décembre, nous apprend que nos compatriotes sont entassés dans un vieux vaisseau, dont on a fait une prison, où on ne leur donne par jour qu'une demi-livre de pain, un quart de livre de viande et de l'eau. Tous les matins, des recruteurs arrivent à bord de ce vaisseau, et font briller aux yeux de ces malheureux des poignées de guinées, afin de les engager à prendre du service. On donne aux capitaines et aux pilotes un schelling par jour, à condition qu'ils se rendront, à leurs frais, à un endroit qui est situé à quarante milles dans l'intérieur du pays. Celui qui est hors d'état d'entreprendre ce voyage, est conduit au vaisseau. En Danemark, au contraire, chaque simple matelot anglais prisonnier de guerre, a par jour un schelling d'Angleterre ou 24 schellings danois, et on donne le double à tout capitaine de vaisseau, pilote ou passager. Si ces prisonniers doivent être conduits en Jutland, le gouvernement les y fait transporter en voiture, à ses frais, et le département de la marine donne en outre à chaque individu les habits dont il peut avoir besoin. »

— On parle de donner une plus grande étendue aux fortifications de Copenhague. Ce bruit a déjà fait baisser considérablement le prix des maisons des faubourgs, échappées aux démolitions et aux incendies.

— Notre vaisseau de ligne le *Prince-Christian* n'est pas encore revenu de sa croisière de la Baltique.

— Il est arrivé ici, mardi dernier, 37 vaisseaux chargés de vivres.

— Le capitaine de marine, M. Koefoed, a été nommé gouverneur de l'île de Bornholm, où le gouvernement envoie en outre beaucoup d'officiers de terre et de mer. On dit aussi qu'il se propose de renforcer les troupes qui sont dans cette île.

— M. le major de Mechlenburg, du régiment d'infanterie de Nordenfeld, a été nommé commandant de la forteresse de Friederichstadt.

— Le bruit qui avait couru que les Anglais avaient demandé au roi de Suède de leur céder la forteresse de Marstrand, ne s'est pas confirmé.

— L'Académie des sciences a nommé, le 18 de ce mois, membre honoraire M. l'amiral de Winterfeld.

— L'Académie de peinture, d'architecture et de sculpture, a nommé membre honoraire M. le conseiller-privé de Dreyer, ministre de Danemark près la cour de France. (Publiciste.)

SUEDE.

Stockholm, le 18 décembre.

— Le froid qui se fait sentir en ce moment est très-vif; déjà il n'est plus possible de faire la pêche sur les côtes méridionales du royaume.

(Gazette de France.)

GRAND-DUCHÉ DE VARSOVIE.

Varsovie, le 28 décembre.

Un édit de S. M. rendu en son château de Varsovie, le 12 du courant, ordonne la démolition ultérieure à Pragues de 114 maisons, lesquelles, vu leur proximité des fortifications, ne pourraient y être conservées sans danger; d'autant plus que l'emplacement de quelques-unes se trouve compris dans le plan d'agrandissement qu'on doit encore donner à ces fortifications.

(Journal politique de Manheim.)

A L L E M A G N E.

Vienne, le 3 janvier.

Voici l'extrait de plusieurs lois sanctionnées dans la diète de Presbourg, qui a été fermée vers la fin du mois dernier :

« La ville et le port franc de Fiume seront immatriculés, et son gouverneur prendra place à côté des magistrats pendant la tenue de la diète, et les députés de la ville siégeront avec les Etats assemblés. »

« S. M. I. desirant faire fleurir le commerce de la Hongrie avec l'étranger, consent à ce que les marchandises dont l'importation est permise en Hongrie, ainsi que celles auxquelles ce privilège sera accordé par la suite, soient exemptes de tous droits quelconques en passant par les Etats allemands de l'Autriche (à la seule réserve des droits de route). Les droits de péage pourront être acquittés dans les bailliages hongrois, et de plus, les productions et marchandises exportées de la Hongrie, seront exemptes du droit imposé en remplacement du péage à leur passage dans les pays héréditaires de l'Autriche. »

La même loi porte, en outre, qu'à l'avenir on exigera une caution suffisante pour toute marchandise importée.

(Journal polit. de Manheim.)

BAVIÈRE.

Augsbourg, le 1^{er} janvier.

Il résulte des dernières lettres de Trieste, que les cotons n'ont plus haussé de prix. On paraît même croire qu'ils pourraient un peu tomber. La gomme se maintient à ses anciens prix; les amandes ont baissé. Les prix de l'huile, particulièrement du Levant, ont haussé.

— La diète de Hongrie, avant de terminer sa session, s'est occupée du mode le plus convenable pour améliorer le sort des nombreux juifs établis dans la Hongrie. La résolution qu'elle a prise à ce sujet, a été soumise à S. M. l'empereur.

— Les troupes bavaroises formant précédemment la garnison de Munich, d'où elles ont été absentes pendant quinze mois, ont fait, le 29 décembre, leur entrée solennelle dans cette capitale. La ville de Munich a donné une fête très-splendide à ces braves troupes.

(Journal du Commerce.)

WURTEMBERG.

Stuttgart, le 3 janvier.

S. M. le roi vient de confier à M. le comte de Taube le ministère des affaires étrangères. Nous avons actuellement cinq ministres; outre M. le comte de Taube : M. d'Ende, ministre de la justice; M. de Normann-Ehrenfels, ministre de l'intérieur; M. de Jasmund, ministre des finances; et M. de Mandelslohe, ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique.

— Avant-hier, 1^{er} janvier, il y a eu ici une grande fête en commémoration de l'élévation de notre souverain à la dignité royale. (Publiciste.)

SUISSE.

Berne, 1^{er} janvier.

La transmission du pouvoir directorial, par S. Exc. M. Reinhard, de Zurich, au landamman de la Suisse, M. l'avoyer Ruttiman, de Lucerne, a eu lieu le 31 de décembre, après midi, à Zug. On fait de grands préparatifs à Lucerne, pour en rendre le séjour aussi agréable que possible à tous les étrangers, pendant toute l'année 1808. Une société d'amateurs qui s'y est formée depuis un an, donnera des concerts et quelques-unes des pièces de Kotzebue et d'Iffland. Le théâtre sera enrichi de décorations faites avec goût. La maison de feu M. le général Pfiffer vient d'être transformée en casino, et l'on y bâtit à cet effet une nouvelle salle.

L'on a reçu la fâcheuse nouvelle, de Samada, dans l'Engadine, au canton des Grisons, que le 7 du mois dernier, une masse énorme d'une montagne située au-dessus du village de Barafini, s'est précipitée dans l'Adda, qu'elle a encombré, et dont elle a suspendu le cours au point que 56 heures après on ne voyait pas encore une seule goutte d'eau

sous le pont de Tyranno. Si ce fleuve se forme avec violence un nouveau cours, il est très à craindre que le bourg de Tyranno, qui contient plus de 3000 habitants, et ceux de Villa, de Bionzone, et les plus belles contrées de la Valteline ne soient entièrement submergés.

ROYAUME DE HOLLANDE.

Utrecht, le 5 janvier.

Le corps-législatif s'assemblera de nouveau après-demain pour continuer ses délibérations.

On apprend, par des lettres d'Amsterdam, que les croiseurs anglais ont arrêté, dans la mer du Nord, quelques bâtimens marchands américains, qui ont été envoyés dans les ports de l'Angleterre. Cette conduite, de la part du gouvernement britannique, doit nécessairement accélérer le rupture avec les Etats-Unis d'Amérique.

(Publiciste.)

ANGLETERRE.

Londres, le 22 décembre.

(Extrait du Courrier.)

Gibraltar, le 5 décembre. — Sir John Moore est arrivé le 25 novembre avec quinze bâtimens de transport, ayant à bord 6000 hommes de troupes. Ils ont mis 35 jours à venir de Syracuse. Sir John Moore se rendit sur-le-champ à la hauteur du Tage, et, après avoir eu une conférence avec sir Sidney Smith, il est revenu à Gibraltar. Il était arrivé des troupes françaises à Cadix. Nous saurons bientôt si cet envoi de troupes françaises a pour objet de mettre des garnisons en Espagne, ou d'assiéger Gibraltar.

— La Sicile n'a pas été évacuée. Les troupes de Malte ont été envoyées en Sicile, et les troupes Siciliennes ont été transférées à Malte. On dit que l'expédition du général Spencer, qui a fait voile il y a peu de jours, est destinée à agir conjointement avec les forces commandées par le général Moore.

— D'après la gazette de Madrid, le nombre des troupes françaises qui sont entrées jusqu'à présent en Espagne, se monte à 25000 hommes.

(The Courrier.)

Mardi, 29 décembre.

Les journaux américains que nous avons reçus hier, rendent compte des discussions qui ont eu lieu dans les deux assemblées législatives relativement à l'affaire de la *Chasapeake*. Les rapports des comités ont été rendus publics, et les discussions ont été faites avec le même esprit d'animosité que les discussions qui parurent dans les journaux américains, aussi-tôt que cet événement eut eu lieu.

M. Randolph a fait au Sénat un discours des plus violents. Il déclare qu'un pareil attentat aurait dû être suivi du rappel de l'ambassadeur d'Amérique, et à défaut d'une prompte satisfaction de la part de la cour de Londres, de l'invasion du Canada et de la Nouvelle-Ecosse, et d'une descente à la Jamaïque.

Du 30 novembre.

Doures, le 29 novembre, quatre heures après-midi. — Le général Moore est arrivé hier, de Gibraltar à Portsmouth, à bord de l'*Euryalus* et avec 9 à 10,000 hommes de troupes à bord de transports. Ils ont fait la traversée de Gibraltar en treize jours.

— Nous venons d'être informés que la personne qui est arrivée de Calais, à bord d'un parlementaire est le comte de Mein, qui est porteur de dépêches pour le comte Stahrenberg. Nous osons affirmer qu'il est question du rappel de cet ambassadeur, et que l'Autriche, à l'insu du Gouvernement français, a résolu de suspendre toute communication avec nous.

Du 1^{er} janvier 1808.

(Extrait du Traveller.)

La frégate l'*Auson* s'est perdue corps et biens à la hauteur de Falmouth.

— On assure que le prince Stahrenberg vient de recevoir l'ordre de sa cour de quitter l'Angleterre. Cet ambassadeur a eu hier une longue conférence avec M. Canning.

— Il reste encore à la cour de Russie un petit parti anglais, parmi lequel on remarque la famille des Strogonoff, M. Czartorinski et M. Novozilzow. Les principaux chefs du parti français sont le prince Kurakin, et les comtes Romanzow et Tolstoy. On sait aussi que les Nariskin ont un penchant décidé pour la France.

— Lorsque les emplois inférieurs ont été honorablement remplis par les serviteurs de l'Etat, il est convenable de les récompenser en les appelant aux premières places. On dit, en conséquence, que le très-honorable lord Melville, qui s'est montré si habile dans l'art des calculs d'un ordre inférieur, va être nommé premier lord de la trésorerie, c'est-à-dire, caissier en chef de l'Etat.

Du 2 janvier.

(Extrait du Courrier.)

Paris, le 26 décembre. — Nous avons reçu un décret daté de Milan, le 17 décembre, et qui a été inséré dans le Moniteur, avec une circulaire du ministre de l'intérieur. Nous donnons aujourd'hui la traduction de ces deux pièces importantes.

— Les six régimens qui sont arrivés de Montevideo avec le général Murray doivent être débarqués à Cork.

Fonds publics. — Trois pour cent cons. 64 $\frac{1}{2}$. — Idem, réduits, 63 $\frac{1}{2}$.

INTÉRIEUR.

Paris, le 10 janvier.

Aujourd'hui dimanche, 10 janvier 1808, la Cour des Comptes s'est rendue en corps au Palais des Tuileries, avec une escorte de 80 hommes, conformément au décret.

Après la messe et la parade, les membres de cette Cour, ayant à leur tête M. Barbé-Marbois, premier-président, ont été introduits à l'audience de l'EMPEREUR par un maître et un aide des cérémonies; ils ont été introduits par S. Ex. le grand-maître des cérémonies, et présentés à S. M. par S. A. S. le prince archi-trésorier.

M. le premier-président de la Cour des Comptes a adressé à S. M. le discours suivant :

SIRE,

« Votre Cour des Comptes vient vous rendre grâces de la confiance dont vous l'avez honorée.

« Votre Majesté nous a chargés de faire observer les lois qui ont réglé la forme et le jugement des comptes publics; ces lois sont votre ouvrage, SIRE, et nous ne pouvons y lire les obligations qu'elles nous imposent, sans remarquer en même temps les progrès que l'ordre a faits sous votre règne dans toutes les parties de l'administration; sans admirer par quels moyens vous préparez, vous assurez la prospérité de l'Empire; nos travaux, nos recherches, nos arrêts mêmes nous rappellent sans cesse les grandes actions de Votre Majesté: et le souvenir de tant de faits glorieux attache un nouveau prix à l'accomplissement de nos devoirs. Nous nous en acquitterons, SIRE, avec tout le zèle dont nous sommes capables, et nous offrons nos efforts à Votre Majesté, comme la plus sûre expression de notre fidélité et de notre amour pour son auguste personne. »

S. M. a accueilli avec bonté les témoignages de respect et de dévouement des membres de la Cour des Comptes, exprimés par M. le premier-président.

Après l'audience, la Cour des Comptes a été reconduite dans le même ordre qui avait été observé à son arrivée.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 26 juin 1807, vu la demande d'Antoinette Vemat, sur l'absence de Jean Bergeaud, son époux.

Le tribunal de première instance à Tulle, département de la Corrèze, attendu le résultat de l'enquête faite en exécution d'un autre jugement du 1^{er} prairial an 13, déclare l'absence de Jean Bergeaud.

Par jugement du 6 mai 1807, sur la demande des frères et sœurs Herdies.

Le tribunal de première instance à Bruxelles, département de la Dyle, a ordonné une enquête pour constater l'absence de François Herdies, leur frère, disparu depuis 23 ans, et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis 1787.

Par jugement du 5 novembre 1807, sur la demande de Pierre-Louis Conet, huissier.

Le tribunal de première instance à Fontainebleau, département de Seine-et-Marne, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Louis-François-Marie Conet, son frère, disparu depuis plus de 12 ans de Nemours, lieu de son ancien domicile.

Par jugement du 2 octobre 1807, vu la demande de l'administration des domaines et de l'enregistrement, poursuite et diligence de son directeur à Vannes en appréhension, afin d'obtenir l'envoi en possession pour cause de déshérence de la succession de Marie-Françoise Denissé, décédée, en la ville d'Hennebont.

Le tribunal de première instance à Lorient, département du Morbihan, a donné acte de la lecture des procès-verbaux de Bannie, et a ordonné qu'il sera apposé successivement, de trois mois en trois mois, dans le ressort du tribunal, trois affiches relatives à l'ouverture de cette succession, pour être statué ultérieurement sur la demande d'envoi en possession.

Par jugement du 8 novembre 1807, sur la demande de Marc Poterel Maisonneuve, entrepreneur, et Perrine Huelle, son épouse.

Le tribunal de première instance à Napoléonville, département du Morbihan, a déclaré l'absence de Nicolas Huelle.

Sur la demande de MM. les administrateurs de l'enregistrement et domaines, poursuite et diligence de leur directeur, au département du Nord, d'envoi en possession en faveur de l'Etat, de la succession du sieur Etienne Harvart, natif de Hongrie, décédé à Reims, sans avoir laissé d'héritiers au degré successible.

Le tribunal de première instance à Valenciennes, département du Nord, a envoyé le 13 juillet 1807, par jugement, le Gouvernement en possession des biens dudit sieur Etienne Harvart, originaire de Hongrie.

Par jugement du 1^{er} novembre 1807, sur la demande de François Gibausset, de Marseille.

Le tribunal de première instance à Marseille, département des Bouches-du-Rhône, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jacques-Georges et Jacques CANNOT Gibausset, partis en 1784 pour l'Amérique, et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis 1792.

Par jugement du 9 septembre 1807, sur la demande de Pierre Sicot de Bordeaux, et autres intéressés.

Le tribunal de première instance à Bordeaux, département de la Gironde, a ordonné une enquête pour constater l'absence d'Etienne Denoux, disparu de Bordeaux depuis 23 ans.

Par jugement du 18 novembre 1807, sur la demande d'Anne Grenus, veuve Vautier, et autres intéressés.

Le tribunal de première instance à Genève, département du Léman, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Louis Vautier, disparu depuis plus de quatre ans de Genève, lieu de son domicile, sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Par jugement du 29 août 1807, sur la demande de Jeanne-Brigitte Malogaux, fille majeure, domiciliée à Lorient.

Le tribunal de première instance à Lorient, département du Morbihan, a déclaré l'absence de Lazare-René, et de Joseph-Jean-Baptiste Malogaux, ses frères germains, partis pour l'Isle-de-France en 1788 et 1793.

Par jugement du 26 novembre 1807, sur la demande de Jean Dutertre, et de Marie-Thérèse Pasnay, son épouse; tailleur d'habits à Lannery.

Le tribunal de première instance à Châteaudun, département d'Eure-et-Loir, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Marie-Magdeleine Pasnay, de la commune de Lannery, canton de Châteaudun.

Par jugement du 28 août 1807, sur la demande de Marie Baillif, femme Lize.

Le tribunal de première instance à Ancenis, département de la Loire-Inférieure, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Pierre et François Baillif, ses frères germains, partis, le premier, depuis 15 ans, et le second, depuis 9, sans qu'on ait eu de leurs nouvelles.

INSTITUT DE FRANCE.

Eloge historique de M. de Lalande, prononcé dans la séance publique de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut, le 4 janvier 1808, par M. Delambre, secrétaire perpétuel. (Fin.)

(Voyez le Moniteur d'hier.)

L'édition que M. de Lalande avait donnée des Tables planétaires de Halley, la comparaison qu'il en faisait sans cesse avec ses observations, lui fit concevoir l'idée de tables plus exactes, et il entreprit d'en déterminer les éléments. Il commença par Mercure, dont la théorie lui paraissait moins avancée par la rareté des observations. Il sentit d'abord la nécessité de faire lui-même des observations nouvelles, et de tirer tout le parti possible de celles que les anciens nous ont laissées. Il se livra donc, avec son ardeur ordinaire, à ce double travail.

Pour la première partie il avait fait construire un observatoire place du Palais-Royal. Il s'y rendait en hiver avant le lever du soleil, pour saisir les instans où Mercure, dégagé des vapeurs de l'horizon, ne serait pas encore éclipsé par une clarté plus vive.

Pour traduire les passages de Ptolémée où sont consignées les observations anciennes, il fut obligé de recommencer l'étude du grec qu'il avait un peu négligée.

Ces recherches, suivies avec une constance rare, avec une critique sage et une sagacité qui avait pu remplacer une connaissance plus parfaite du grec, donnerent aux astronomes des Tables plus précises que celles de Halley; Tables qu'il a travaillé toute sa vie à perfectionner encore, mais qui, dans une occasion importante, n'ont pas répondu à l'opinion qu'il s'en était formée.

Une erreur de plus de quarante minutes sur un passage de Mercure sur le soleil, lui prouva la nécessité de refondre ses Tables; il s'en occupa effectivement d'une manière plus complète, et il est à croire, en effet, qu'il a su donner à sa théorie une précision assez grande pour que pareil mécompte soit impossible désormais.

Un travail semblable sur Mars et Vénus lui donna des Tables un peu moins exactes à l'ordinaire, mais qui, du moins, n'ont jamais été sujettes à des écarts aussi remarquables. M. de Lalande avait calculé, dans les Mémoires de l'Académie, les perturbations de toutes les planètes; mais, par une raison difficile à concevoir, jamais il n'avait appliqué ses formules aux observations; peut-être croyait-il qu'il suffisait de connaître, à deux minutes près, la marche de deux planètes dont on ne fait pas un bien grand usage.

Les irrégularités singulières de Jupiter et Saturne lui parurent plus dignes d'attention, mais elles étaient de nature à faire encore pendant bien des siècles le désespoir des astronomes les plus habiles. L'explication de ces difficultés, insurmontables alors du moins par les méthodes astronomiques, est une des plus heureuses applications de l'analyse à la physique céleste. Après bien des tentatives, M. de Lalande, convaincu de l'impossibilité de concilier toutes les observations, se bornait à représenter de son mieux les plus modernes. Lambert alla plus loin, en ajoutant aux tables de Halley des équations empiriques qui avaient au moins le mérite de diminuer beaucoup les erreurs. M. de Lalande faisait peu de cas de ce travail; il disait qu'avec des moyens pareils, il pourrait faire servir à Jupiter et Saturne les tables de Mercure et Vénus. Il eut pourtant la modération de parler avec éloge et de l'ouvrage et de l'auteur. S'il s'expliquait avec plus de franchise ou moins de justice avec ses amis, il était excusable: Lambert, dans sa préface, l'avait désigné d'une manière dont il avait raison d'être mécontent, et dont jamais il n'a formé la moindre plainte.

Il montra plus d'une fois la même modération, mais seulement quand il reconnaissait un mérite réel dans le savant qui en était l'objet. Il eut pour son confrère Pingré, qui, dans sa Cométographie, n'avait pas témoigné faire beaucoup de cas de la méthode qu'il avait imaginée pour déterminer graphiquement les éléments approchés d'une comète nouvelle.

Quand Maraldi avait abandonné la rédaction de la Connaissance des Temps, Lalande s'était trouvé en concurrence avec Pingré, qui l'eût emporté peut-être s'il n'eût été membre d'une congrégation religieuse, ce qui le bornait au titre d'associé libre et paraissait l'exclure de toutes les fonctions auxquelles était attaché un traitement quelconque.

Lalande obtint la préférence, et depuis, il imprima que l'Académie s'était trompée cette fois, et que la Connaissance des Temps eût été beaucoup mieux entre les mains de Pingré. Il se peut en effet que cet astronome estimable eût mis plus de soin à la partie matérielle des calculs, il avait

fait ses preuves dans un *Etat du Ciel*, dont il avait seul composé plusieurs volumes. Mais son ouvrage était rédigé suivant des idées qui n'ont pas prévalu : au lieu que Lalande, en suivant celles de Lacaille, a donné à notre éphéméride astronomique la forme que nous suivons encore et qui est adoptée dans toute l'Europe. Lalande est aussi le premier qui ait fait de cet ouvrage une espèce de journal où l'on ne se borne pas à annoncer les phénomènes, mais dans lequel on publie les observations, les formules, et tout ce qui peut assurer les progrès ou faciliter les calculs de l'astronomie pratique; ainsi, malgré l'aveu modeste de Lalande et le mérite réel de son respectable concurrent, nous n'hésitons pas à féliciter l'Académie du choix qu'elle fit alors.

M. de Lalande ne montre pas moins d'impartialité et plus de désintéressement encore dans les éloges qu'il a faits des ouvrages d'un autre confrère, savant aussi aimable que profond, mais qui paraissait s'être attaché à tous ses pas pour le combattre, le réfuter et lui prouver solidement les inexactitudes qu'il pouvait commettre par trop de précipitation ou de légèreté.

Lalande avait exposé avec détail une méthode trigonométrique qu'il tenait de Lacaille, et que ce savant, éminemment distingué, n'employait que pour l'annonce des éclipses.

Du Séjour (dans ses mémoires et son traité analytique des mouvements des corps célestes) démontra fort bien les erreurs de cette méthode, mais qu'il importe au fond si un point de la courbe des phases, point qui ne peut guères tomber que dans le voisinage des pôles, sera un point multiple comme Lacaille le supposait dans ses cartes, ou s'il y aura en effet trois points séparés et placés à une petite distance dans la Laponie ou les Terres Australes? Les astronomes ne doivent-ils pas réserver leur patience et leurs calculs pour des occasions plus importantes?

De Lalande avait écrit sur l'anneau de Saturne dont il annonçait une disparition prochaine : il donnait pour calculer ces phénomènes une méthode expéditive, susceptible de quelques améliorations, il est vrai, mais toujours suffisante. Du Séjour traita la matière plus savamment; les géomètres prirent avec raison ses formules et ses idées sur les racines de l'équation du problème, mais on peut faire tout aussi bien d'une manière incomparablement plus courte, qui ne serait plus tout-à-fait celle de Lalande.

Voltaire, d'après Newton, avait dit, en parlant des comètes, que ces astres passagers qui pourraient causer les catastrophes les plus terribles, s'ils venaient à rencontrer la Terre sur leur chemin, paraissent placés par le créateur de manière à rendre cette rencontre absolument impossible. De Lalande n'ayant rien de mieux à faire à la campagne, se mit à examiner si les orbites connues ne pourraient pas subir des perturbations capables d'amener un choc réel : il crut en entrevoir la possibilité, et sans rien prédire, il se contentait de conclure que le raisonnement sur lequel Newton avait voulu fonder notre sécurité, n'était rien moins que solide. Ce mémoire auquel l'Académie et l'auteur même n'attachaient pas une grande importance avait été mis sur la liste des lectures d'une assemblée publique, mais il y était à la dernière place, et les boites de la séance en privèrent les auditeurs qui le regretterent. Quelques personnes en donnèrent à leurs voisins une idée imparfaite qui se dénatura bien vite en passant de bouche en bouche. Dès le même soir le bruit se répandit qu'une comète allait briser la Terre; de Lalande l'avait dit, personne ne s'avisa d'en douter, et le lendemain la terreur était telle que le lieutenant de police fit demander à de Lalande une explication : la conclusion fut qu'il fallait imprimer le mémoire qui avait causé tout ce désordre; quand il fut public, on refusa d'y croire; on se persuada que l'auteur l'avait altéré pour diminuer la terreur d'une catastrophe à laquelle on ne voyait d'ailleurs aucun moyen de nous soustraire. Ces craintes ridicules se renouvelèrent à diverses époques non pas avec autant de force, mais toujours on en faisait honneur à de Lalande auquel on attribuait également toutes les prédictions véritables et supposées; il avait bien quelques reproches à se faire en ce genre, mais il ne donnait ses annonces que comme des probabilités sans s'inquiéter assez si la partie ignorante du public ne les convertirait pas en certitudes.

Du Séjour ne manqua pas une si belle occasion d'écrire contre de Lalande, et c'est dans son traité des comètes qu'il l'attaqua plus directement. Mais cette lutte entre le géomètre et l'astronome ne le empêchait pas de se voir avec plaisir à l'Académie et dans les sociétés, et de se faire réciproquement l'envoi de leurs ouvrages.

Dans l'impossibilité où nous sommes d'analyser tant de travaux, nous devons nous borner aux plus intéressants. De ce nombre est une dissertation sur la longueur de l'année, qui fut couronnée par l'Académie de Copenhague. L'auteur y passe en revue toutes les observations qu'il a jugées les plus propres à nous faire connaître le mouvement de la Terre. Quoiqu'il ait composé ce mémoire avec

tout le soin que réclamait l'importance du sujet, l'un des points fondamentaux de l'astronomie, il paraît avoir moins bien réussi que Lacaille qui l'avait traité avant lui, mais beaucoup mieux que Mayer dont les tables étaient alors préférées par les astronomes.

La rotation du soleil sur son axe est un point moins important. C'est un fait bien curieux sans doute, et qui ne saurait être indifférent dans le système du Monde, que ce mouvement et l'inclinaison de l'axe autour duquel il s'accomplit; mais la durée précise de cette révolution et la grandeur de cet angle ne sont d'aucune conséquence, et n'entrent jusqu'ici dans aucun de nos calculs. Il est dans toutes les sciences un luxe permis, un *superflu* qui peut avec le tems devenir *chose très-nécessaire*. On ne s'étonnera donc point de voir M. de Lalande faire de cette rotation le sujet d'un grand mémoire où toutes les parties du problème sont traitées avec l'étendue convenable. Sa méthode pour ces calculs est, comme toutes ses autres méthodes, indirecte, mais expéditive. Du Séjour a, suivant sa coutume, aussi donné du problème une solution beaucoup plus rigoureuse, mais dans laquelle il a sans nécessité doublé tout le travail. Ce qui distingue particulièrement le mémoire de Lalande; ce qui le fera toujours rechercher, c'est l'emploi qu'il a fait des divers retours d'une même tâche, pour déterminer plus exactement la rotation que l'on tirait ordinairement d'observations faites à peu de jours d'intervalle. Nous ne parlerons pas de ses idées sur la nature et la formation de ces taches, quoiqu'elles paraissent au moins que beaucoup d'autres; mais qui n'étant du ressort ni de l'observation, ni de l'analyse, ne peuvent avoir pour l'astronome, ni certitude, ni importance.

C'est dans ce mémoire que M. de Lalande a donné comme une conséquence probable de la rotation, un mouvement de translation dans l'espace, qui deviendrait bien plus important s'il venait à se manifester, comme l'ont déjà soupçonné plusieurs astronomes, et particulièrement M. Herschel, qui en a fait la matière de plusieurs mémoires.

Les ouvrages auxquels M. de Lalande a négligé de donner toute la perfection, qu'il pouvait y mettre en s'occupant plus à fond et plus longtemps du même objet, ont toujours le mérite d'être des répertoires fort amples de faits intéressants; c'est l'avantage de son traité du flux et du reflux de la mer, où l'analyse a trouvé des matériaux précieux pour un travail plus complet, qui a conduit à des conséquences quelquefois différentes de celles que M. de Lalande en avait déduites.

Nous ne ferons qu'indiquer les descriptions qu'il a données dans le recueil de l'Académie de sept arts différents tous éloignés des objets de ses méditations habituelles, et que cette raison même nous a dispensés de lire. Nous laisserons aux ingénieurs le soin de juger un grand traité des canaux, dont il ne s'est pas assez constamment occupé pour en faire un ouvrage complet, surtout en ce qui concerne la théorie; mais la partie descriptive en est curieuse, surtout pour ce qui regarde le Canal des deux mers qui lui a fourni l'occasion de composer son traité.

Nous parlerions plus volontiers de son voyage d'Italie, dont il a fait deux éditions, et dans lequel il ne s'est pas amusé, comme tant d'autres voyageurs, à donner carrière à son imagination, ou à faire de l'esprit sur cette contrée, véritable patrie des arts modernes, qui possède encore tant de modèles antiques, tant de monuments, tant de restes précieux et si riche en grands souvenirs. Il a voulu donner aux voyageurs un guide sûr, un répertoire fidèle, et c'est ce qui a fait le succès de ce livre, où l'on trouve encore un tableau soigné de l'état des sciences en Italie, et une collection de plans, des principales villes, d'après les cartes les plus exactes, et qu'on chercherait vainement ailleurs.

M. de Lalande se reprochait quelquefois ces ouvrages comme des infidélités qu'il avait faites à l'astronomie. Il se rapprocha de cette science en publiant un abrégé historique et pratique de navigation, où il expose d'une manière lumineuse beaucoup de choses utiles, qu'on regrette de ne pas trouver dans plusieurs des nombreux traités que nous avons sur le même sujet. Le sien est enrichi d'une grande table pour trouver l'heure en mer par la hauteur des astres; table qui est en entier l'ouvrage de M^{me} de Lalande, sa niece.

Il travailla plus particulièrement pour les astronomes, en composant le Dictionnaire d'astronomie de l'Encyclopédie méthodique, en publiant sa Bibliographie, catalogue, utile et commode de tous les ouvrages qu'ils peuvent avoir besoin de consulter. Les articles principaux y sont suivis de notices, que l'on regrette de ne pas voir en plus grand nombre. C'eût été véritablement une chose bien curieuse, que de trouver à la suite de chaque titre un précis clair de ce que l'ouvrage renferme de véritablement neuf en observations, remarques, idées ou théories qui ont été des progrès réels. L'astronome pourrait distinguer les livres dont il doit rechercher l'acquisition, ou se procurer la lecture. Il les séparerait ainsi de cette foule d'ouvrages qui n'ont fait que se répéter les uns les

autres, et qui ne seraient qu'un embarras à la bibliothèque.

L'ouvrage, tel que nous le concevions, aurait exigé bien plus de tems et de soins. Mais comme il ne pourrait être fait que par un astronome consommé et d'une vaste erudition, nous regrettons que M. de Lalande n'ait pas choisi de préférence cette occupation et cet amusement pour sa vieillesse. Nul ne pouvait aussi bien que lui remplir cette tâche, d'autant plus qu'il avait rassemblé pour son usage tous les livres qui auraient mérité ces notices particulières. Sa collection, la plus complète peut-être qui existe en Europe pour les livres d'astronomie, va probablement être bientôt dispersée; il est à désirer du moins que nos établissements publics ne laissent pas échapper l'occasion de s'enrichir des choses importantes, ou simplement curieuses qui peuvent leur manquer.

Il nous reste à parler de son principal ouvrage, de celui qui est comme un résumé de tous ses travaux, de son *Astronomie*, dont il a donné trois éditions, et dont il avait préparé la quatrième.

Quoique nous eussions en ce genre des livres fort estimables, tels que ceux de Cassini, Lemonnier et Lacaille, et quoique depuis, M. Schubert ait publié en allemand un traité fort étendu, celui de M. de Lalande est encore l'école et le manuel des astronomes. Aucun autre n'a rassemblé tant de faits, tant de méthodes usuelles. Plusieurs de ces méthodes ont vieilli, elles sont remplacées par des moyens plus exacts et plus géométriques. Mais quoiqu'il arrive, cet ouvrage restera comme le tableau fidèle des connaissances astronomiques depuis 1760 jusqu'à 1792.

En tout tems les astronomes liront les livres de Ptolémée, de Copernic, de Kepler et le traité de Lalande, et sur-tout ce dernier qui a beaucoup d'égards, peut remplacer tous les autres. Si l'auteur n'a pas comme Copernic et Kepler, eu de ces idées grandes et neuves qui changent la face de la science, il en a du moins exposé avec netteté les progrès auxquels il a lui-même contribué; il a beaucoup plus de ressemblance avec l'astronome d'Alexandrie.

Ptolémée paraît avoir peu observé lui-même; il s'appuie continuellement sur Hipparque. M. de Lalande n'a pas observé beaucoup davantage, si ce n'est pendant son séjour à Berlin et dans les premières années de son admission à l'Académie. Lacaille et Bradley étaient ses Hipparques; il tirait d'eux principalement les faits dont il avait besoin pour ses théories. Comme Ptolémée, il s'occupa beaucoup de planètes et sur-tout de Mercure. S'il ne règne pas aussi long-tems que Ptolémée dans les écoles, si ses ouvrages ne sont pas commentés et reproduits sous toutes les formes, ce n'est pas qu'ils ne fussent plus dignes d'un pareil honneur; la différence viendra seulement de ce qu'après Ptolémée, la science fut stationnaire pendant quatorze siècles, et qu'elle a pris de nos jours un essor qui ne peut s'arrêter de long-tems. En profitant, comme Ptolémée, des travaux de ses devanciers ou de ses contemporains, il a, comme lui, rendu hommage à tous ceux dont il avait emprunté ses matériaux. Si l'astronome grec ne cite jamais qu'avec la plus grande estime cet Hipparque, que, d'après son témoignage, nous regardons comme le plus grand astronome de l'antiquité, M. de Lalande n'a pas été moins juste envers Lacaille; et non-content de marquer cette reconnaissance au plus illustre de ses maîtres, sa bienveillance étendait ce tribut à ses élèves, à tous ses collaborateurs. Ptolémée n'a laissé aucun disciple; Lalande a peuplé des siens une partie des observatoires de l'Europe. Il en cherchait partout; il notait comme des jours heureux ceux où il en rencontrait qui donnaient des espérances; il ne négligeait rien pour les faire connaître et commencer leur réputation; ce qu'il avait reçu de Lemonnier, il le rendait avec usure à ceux qu'il avait formés; il les citait comme les meilleurs de ses ouvrages. Jamais les succès des autres ne lui ont donné la moindre jalousie et personne jamais n'a loué plus franchement ses émules. Nous lui devons Méchain; il avait formé d'Agelet, pour lequel il avait obtenu un mural et l'observatoire de l'Ecole Militaire. Quand d'Agelet eut partagé le malheureux sort de la Peyrouse, nous n'espérions guères qu'on pût reprendre la description qu'il avait commencée de tout le ciel; cette perte fut heureusement réparée; de Lalande élevait un neveu qui a terminé ce que d'Agelet n'avait pu qu'ébaucher. Si le plan de cet immense catalogue d'étoiles, si les moyens d'exécution avaient été préparés par l'oncle, le travail en entier est dû à ce neveu qui eut pour confrère à l'Institut et pour successeur au Bureau des longitudes.

Quoique d'une complexion naturellement faible, M. de Lalande a pourtant joui d'une santé généralement bonne. En 1767, un travail forcé lui avait causé une jaunisse et un dépérissement qui lui faisait envisager une dissolution prochaine à laquelle il se résignait avec tranquillité; l'exercice du cheval lui rendit la santé; la diète; l'eau, les longues courses

Composaient toute son hygiène : la persévérance avec laquelle il suivait ce système a plus d'une fois alarmé ses amis qui craignaient de le voir périr par excès de faiblesse et d'inanition. Menacé depuis trois ans, ou plutôt attaqué d'une phthisie pulmonaire, il sortait tous les jours seul à pied, par les tems les plus rigoureux ou les plus humides, quoique dans l'état d'épuisement auquel il était réduit, ces courses fussent pour lui aussi pénibles qu'elles étaient dangereuses ; sans ces imprudences, il eût pu prolonger de quelques années sa carrière ; mais les ménagemens en tous genres lui ont été toujours trop étrangers ; au moral sur-tout il les regardait comme indignes d'un homme et d'un philosophe. Il ne dissimulait donc aucune de ses pensées, et pour les exprimer il faisait toujours choix des mots les plus énergiques. En récapitulant quelquefois ses imprudences, il comptait les ennemis qu'elles avaient dû lui faire. Dans ce nombre, il eut l'injustice de ranger quelques confrères, Borda et plusieurs autres savans très-distingués qui lui étaient sincèrement attachés, quoiqu'ils eussent plus d'une fois combattu ses opinions. Pour les autres adversaires qu'il pouvait avoir et qu'il avait quelquefois provoqués, ceux-là n'ont jamais troublé son repos ; leurs critiques et leur malveillance ne pouvaient l'atteindre ; indifférent aux saines, il ne l'a jamais été aux louanges ; il convenait lui-même qu'il les recevait avec plaisir et une sorte d'avidité. Un astronome avait placé dans un observatoire d'Italie, son buste en marbre de Carrare, et dans une lettre imprimée il l'appelait *il dio dell' astronomia* ; quoiqu'il trouvât lui-même l'éloge un peu fort, il ne cachait pas combien il en était flatté. Dans un voyage de Gotha, il eut la satisfaction de voir les astronomes de différens Etats s'empressez à venir lui apporter leurs hommages, comme à leur maître et à leur patriarche. Un des momens les plus délicieux de sa vie, a été celui où, dans une séance publique de l'Institut, à l'occasion des services qu'il avait eu le bonheur de rendre aux sciences et à plusieurs savans, l'un de nos confrères lui rendait à lui-même un témoignage honorable, confirmé à l'instant même par l'assemblée toute entière, et suivi des plus vifs applaudissemens. Il fut donc heureux jusqu'à la fin de sa vie. Quelques heures avant sa mort, il se fit lire la lettre par laquelle S. Exc. le ministre de l'intérieur annonçait à l'Institut le don de la statue de d'Alembert, que lui faisait son auguste protecteur, pour en orner le lieu de ses séances ; quelques heures plus tard, il eût encore éprouvé une satisfaction bien vive s'il eût pu recevoir la lettre par laquelle M. Olbers lui annonçait une nouvelle planète. Pour la quatrième fois il eût vu la médaille qu'il a fondée pour le progrès de l'astronomie, récompenser une de ces découvertes autrefois sans exemple, et qui ont signalé le commencement du dix-neuvième siècle.

Sentant que sa fin approchait, il employa ses derniers momens à donner à ses enfans adoptifs ses instructions, et tous les renseignemens qui pouvaient leur être utiles, conservant un sang-froid, une netteté dans les idées, et la même présence d'esprit qu'il aurait pu montrer dans les circonstances les plus ordinaires et les plus indifférentes. *Je n'ai plus besoin de rien*, leur dit-il, en exigeant d'eux qu'ils allassent se reposer, ce furent ses dernières paroles. Peu de momens après on entendit un léger mouvement, on approcha, il avait cessé de vivre le 4 avril 1807 au matin, à l'âge de soixante-quinze ans moins trois mois et quelques jours.

M. de Lalande était bon, humain et bienfaisant ; il savait obliger de la manière la plus délicate, et trouver le moyen de déguiser le bienfait. Pour servir ses amis, jamais il ne considéra le danger, ne manqua jamais une occasion, et ne craignit pas de se rendre importun. Il eut un caractère fortement prononcé qui donna plus de relief à ses vertus et à ses défauts. Ses défauts venaient tous de l'exagération d'une qualité recommandable. Dans l'ardeur qui le portait à répandre les lumières, il oublia que pour l'intérêt même de la science, il ne faut pas trop la prodiguer, et que ceux là seulement savent profiter d'une leçon qui ont le courage de la rechercher. Il était trop avide de renommée ; mais cette avidité même a contribué puissamment à tout ce qu'il a fait de bien. Donnez-lui plus de circonspection, plus de retenue et moins de vivacité ; ôtez-lui quelques-unes de ses imperfections ; diminuez un de ses défauts, vous en ferez un homme plus ordinaire, moins critiqué, mais aussi beaucoup moins utile.

LITTÉRATURE. — HISTOIRE NATURELLE.

La Cochliopérie, recueil d'expériences très-curieuses sur les Hélices terrestres, vulgairement nommés Escargots ; avec une instruction sur la guérison radicale des hernies ou descentes, sans dépense ni aucun secours étranger ; par George Tarenne. — Un vol. in-12 ; prix, 6 fr. — Se trouve à Paris, chez Petit, libraire, Palais du Tribunal, n° 257 ; et chez Lenormand, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

Cet ouvrage est écrit avec beaucoup d'esprit, de discernement et d'érudition. Quoique le sujet appartienne entièrement à l'histoire naturelle, l'auteur a eu l'idée heureuse de le traiter en littérateur, ce qui lui a permis d'y jeter beaucoup d'agrémens. Son style est pur, correct, varié ; on y reconnaît toujours l'homme éclairé, et souvent le philosophe ami de l'humanité. On peut dire de la Cochliopérie en général, qu'il ne s'y trouve peut-être point de page qui n'instruise, ou qui ne parle à la méditation.

La transcription de la Dédicace laconique de la Cochliopérie, suffit seule pour en faire connaître le but ; la voici :

A la philosophie et à l'humanité.

En deux mots, voilà tout le plan de l'ouvrage, très-bien caractérisé dans ses deux parties principales.

L'auteur, dans la première partie, fait connaître tous les hommes célèbres qui ont entrepris des expériences sur l'animal qui a été l'objet des siennes tels que Spallanzani, Valmont de Bomme, Voltaire, Muller, Adanson, etc.

Il y recherche, avec beaucoup d'exactitude, quelles sont les parties de cet animal qui peuvent se reproduire, après avoir été coupées. Il observe attentivement toutes les reproductions qui ont lieu, et il parvient enfin à découvrir non-seulement qu'un escargot décapité peut reproduire sa tête, phénomène qui avait été contesté jusqu'à ce jour, mais comment il est possible que cette tête se reproduise, ou ne se reproduise jamais.

Dans la seconde partie, l'auteur donne pour la guérison des descentes, une recette qu'il regarde comme infallible. Il ne la publie et ne l'assure infallible, qu'après avoir soigné lui-même plusieurs malades, et les avoir tous guéris radicalement, en trois ou quatre mois. On y trouve la méthode exacte de son traitement ; c'est aux hommes de l'art à la juger. Si la première partie de cet ouvrage est digne de l'attention des philosophes, des métaphysiciens et des naturalistes ; la seconde intéresse tous les hommes, et elle méritera sûrement à l'auteur quelques témoignages d'estime et de reconnaissance. S. M.

ECONOMIE DOMESTIQUE.

M. Curaudau, professeur de chimie applicable aux arts, fera, mercredi prochain 13 janvier, rue de Vaugirard, n° 52, depuis onze heures jusqu'à trois, plusieurs expériences dont l'objet sera de démontrer les avantages de différens appareils qu'il a successivement inventés pour l'usage de l'économie domestique.

LIVRES DIVERS.

Catherine de Bourbon, Elzina, les Amans du Marais, et Marguerite de Valois, nouvelles, par l'auteur de Zirza et du Malheureux imaginaire.

Deux vol. in-12 ; prix, 3 fr. pour Paris, et 4 fr. franc de port.

A Paris, chez Freschet, libraire-commissionnaire, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice, n° 21 et 24, au bureau du Glaneur-Littéraire.

Les Loisirs de madame de Maintenon, ou Conversations sur les sujets les plus propres à former le cœur et le caractère des jeunes demoiselles ; et à les disposer aux vertus qu'elles doivent porter dans la société. Ouvrage destiné à l'éducation des demoiselles de Saint-Cyr. Nouvelle édition ; un vol. in-12.

Prix, 2 fr., et 2 fr. 75 cent. franc de port.

A Paris, chez Dubroca, libraire et éditeur, rue Christine, n° 10.

Manuel de santé, à l'usage des personnes intelligentes vivant à la campagne ; ou instruction sommaire sur les maladies qui régnent le plus souvent, et les moyens les plus simples de les traiter, suivies de notions chirurgicales et pharmaceutiques ; par P. J. Marie de Saint-Ursin.

A Paris, chez Léopold-Collin, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4 ; et chez l'Auteur, rue des Saints-Pères, n° 5.

Les mille et une Nouvelles, ouvrage périodique, pouvant faire suite à toutes les bibliothèques de romans ; par une Société de gens de lettres. Avec cette épigraphe :

Venez, je vous appelle à de nouveaux plaisirs.

Tome VI^e, première partie.

Cette livraison contient :

1^o La philosophie rendue à la raison, nouvelle française ;

2^o Gundibert, nouvelle allemande ;

3^o Le Père avare, nouvelle parisienne ;

4^o Isménide et Hylas, nouvelle grecque ;

5^o Le duel, nouvelle bretonne.

6^o Moyen de ressusciter les morts, nouvelle persanne.

Il paraît tous les mois (à compter du 1^{er} mars 1807) un cahier de six feuilles in-12, contenant plusieurs Nouvelles, qui formeront, au bout de chaque année, 6 volumes.

Le prix de la souscription, pour un an, est de 12 fr. pour Paris, de 15 fr. pour les départemens, et de 18 fr. pour l'étranger, franc de port.

On souscrit à Paris, chez Frechet, libraire-commissionnaire, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice, n° 21 et 24, au bureau du Glaneur littéraire.

Et dans les départemens et l'étranger, chez les principaux libraires et directeurs des postes.

La Guirlande de fleurs, ou Choix de chansons nouvelles, dédié au beau sexe, avec cette épigraphe :

Les vers sont enfans de la lyre ;

Il faut les chanter, non les lire.

Cinquième année de la collection, 1 vol. in-18, fig., et titre gravé.

Prix : 1 fr. 20 cent., et 1 fr. 50 cent. franc de port.

Les quatre années précédentes se vendent séparément, chacune 1 fr. 20 cent., ou 4 fr. 80 cent. les quatre volumes.

Ceux qui prendront la collection, formant 5 vol. in-18, ne paieront que 5 fr. et 6 fr. 50 c. franc de port.

Paris, Frechet, libraire-commissionnaire, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice, n° 21 et 24, au bureau du Glaneur littéraire.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Demain, la 16^e repr. de la Vestale, opéra en trois actes. — Samedi 16 janvier ; *Bal masqué*.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Par l'Opéra-Comique, la 5^e repr. de la Nozze di Figaro (le Mariage de Figaro), op. nouv. en 4 actes, musique de Mozart.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront auj.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Auj. Rien de Trop, et le Fond du Sac.

Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre. Pataqués ; le Diable, couleur de rose ; Cadet Roussel au jardin turc ; le Réveillon.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Auj. la Queue de Lapin, et le Réveil du Charbonnier.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Auj. Saakem ou le Corsaire, et Charles.

Théâtre Montansier, Palais du Tribunal. Auj. M. Ravel l'ainé donnera des exercices nouveaux, et variera son spectacle de plus en plus.

Panorama. Les vues d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal, l'entrée par la Cour des Fontaines, n° 1^{er}. Concert tous les jours, à huit heures du soir.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue Neuve de la Fontaine-Michaudière, c'est-à-dire Four-Gaillon. Spectacle aujourd'hui. M. Pierre continue les pièces nouvelles annoncées par les affiches. Ce spectacle ingénieux continue toujours d'obtenir les suffrages du public.

L'abonnement se fait à Paris, rue des Poitevins, n° 6 ; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour six mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce journal, rue des Poitevins, n° 6. Tous les effets, sans exception, doivent être à son ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départemens, non affranchies, ne seront point retirées de la poste.

Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n° 4, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A Paris, de l'imprimerie de H. Agasse, propriétaire du Moniteur, rue des Poitevins, n° 14.